

— PRÉAMBULE —

C L É O D E M É R O D E
(1875-1966)

Il ne suffit pas de désirer ardemment une personne pour être gratifié en retour du même sentiment. C'est à l'âge de neuf ans (elle en avait alors trente) que je fis l'apprentissage de cette cruelle mais imparable évidence. Dans la calamiteuse liste de « celles que l'on a pas eues », mademoiselle Cléopâtre-Diane de Mérode garde, pour toujours, la même place, la première. Aujourd'hui encore, mon cœur se serre lorsque je croise un de ses portraits ou que l'on évoque son souvenir. Elle est ma première passion et, par voie de conséquence, ma première désillusion.

Car je ne l'ai jamais approchée.

*

L'année 1905 vit deux progrès majeurs, n'ayant aucun rapport entre eux, venir sensiblement changer le cours des choses : la séparation de l'Église et de l'État et la découverte du tréponème pâle, germe responsable de la syphilis. N'ayant pas encore en main les outils de réflexion nécessaires à juger laquelle de ces innovations était la plus urgente pour le bien de l'humanité, je suivais la carrière de ballerine de Cléo avec assiduité et collectionnais tout ce qui la concernait (articles de journaux, cartes de correspondance illustrées, instantanés, livrets).

Elle parcourait le monde, illuminant les plus grandes scènes de la fluidité de ses entrechats, et toutes les gazettes de ses cheveux coiffés en bandeaux dis « à la vierge », d'inspiration médiévale. On ne lui connut pas d'échec, elle était adulée par la critique, traînait les cœurs des plus grands (et des plus petits), y compris le bon Roi des Belges Léopold (on la surnomma alors *Cléopold*). Si sa vie était le roman exemplaire d'une ascension parfaitement maîtrisée, c'est sa beauté à couper le souffle que l'histoire a retenue, incarnant, comme à nulle autre pareille, l'angélisme XIX^e siècle et la vénusté portée à son triomphe. Exquise, divine, sublime... on a usé de tous les superlatifs jusqu'à les galvauder.

Mais que pouvait espérer un misérable céladon en culottes courtes, avec un vermisseau entre les jambes, ayant perdu sommeil et appétit, face à cette quintessence de féminité ?

Touché par la grâce (à bout portant), je multipliais les dessins explicites et les demandes en mariage enflammées où je précisais que, par égard à mon jeune âge, Cléo devait attendre le stade acceptable de mon développement physique et éconduire ses prétendants autant que possible. Ce qu'elle fit à de rares exceptions (deux en tout d'après ses Mémoires). Il s'avérera, en définitive, qu'elle était avant tout l'amante de sa carrière et qu'elle s'adonnait à un tribadisme chic et salonnier occasionnel, que j'aurais été bien en peine de soupçonner à l'époque.

Mes missives, que j'eus la naïveté de confier au postier d'une main tremblante, n'eurent jamais de réponse. Ce vieil alcoolique au teint pustulé devait bien se moquer de moi en alimentant son être, mais peu m'importait, mes intentions étaient pures et mon acharnement coriace.

Nous étions faits l'un pour l'autre, c'était indiscutable. N'avait-elle pas recueilli un cabot abandonné qu'elle nomma Toto ? J'y voyais là le signe d'une évidente complicité, même si elle ignorait mon existence.

Une année, je tentais ma chance au traditionnel défilé des « Drags » sur les Champs-Élysées, la veille du Grand Prix hippique, où mondaines et demi-mondaines donnaient de la leçon de raffinement au petit peuple émerveillé, à grands renforts d'équipages rutilants, parures ruineuses et chiens de race toilettés comme des communiantes. Mais Cléo, digne et vertueuse, fuyait ces foires à l'élégance et au savoir-vivre.

Après-guerre (la Grande), en âge de faire valoir mes fiévreux sentiments, il me fut impossible de retrouver sa trace (elle était constamment en déplacement), emberlificoté dans mes propres aventures et des amours ni courtoises ni unilatérales, celles-là. La contemplation béate de la plus jolie frimousse du monde ne pouvait suffire à nourrir ma flamme, ayant une tendance alarmante à se propager comme un feu de brousse et, quand bien même, nos trajectoires se seraient croisées par *le plus divin des hasards*, comment aurait-elle réagi à la fougue libidineuse d'un admirateur rendu à moitié fou par la frustration, et de vingt et un ans son cadet ? Se serait-elle jetée à mes pieds en remerciant la providence d'avoir enfin mis en travers de sa route celui qu'elle attendait depuis toujours, l'homme de sa vie ?

*

Qu'est-ce qu'un visage après tout ? Reflète-t-il la culture, les goûts, la finesse d'esprit ? La somme des expériences vécues ? L'aptitude à donner et recevoir du plaisir ? À tuer froidement ? À torturer avec délectation ?

La beauté est-elle un leurre qui dégrade l'âme ? s'interrogeait déjà Aristote. En d'autres termes, la beauté rend-t-elle c... ? Peut-être. Le pardon qu'on

lui accorde est généralement refusé à la laideur, jugeons nombre de procès où l'apparence du fautif (de la fautive) joue en sa faveur ou, tout du moins, perturbe l'impartialité. À son opposé, la victime l'est encore plus si son physique est agréable. N'y a-t-il pas là une aberration ? un déni du droit ? Comme de refuser son cœur à une personne dont le profil n'émeut pas de prime abord, mais qui cache des trésors de finesse, d'érudition et de sensualité ? Et c'est bien là que se situe le problème : on tombe trop souvent amoureux d'une image, et non d'un être.

On dit que l'art réside dans l'œil de celui qui le regarde et, j'en suis convaincu, cette définition convient le mieux du monde à la beauté (et dans un autre domaine, au pouvoir). Alors, contemplons-la, admirons-la, rendons-la tangible et évidente, mais gardons à l'esprit qu'elle s'évanouira dès que nous nous en détournerons.

*

C'est la faute à Cléo, si je suis tombé le nez... dans leur caraco.

C'est elle qui alluma la flamme sacrée de mon flambeau. C'est elle qui fit de moi un esclave des sens, un tributaire de la volupté rançonné à vie, un éternel prisonnier de guerre de l'amour qui ne reviendra jamais de captivité. C'est elle qui me fit tel que je suis, comme la fée se penchant sur le couffin et marmonnant quelques paroles inintelligibles, dont on espère juste qu'il ne s'agit pas d'une condamnation à porter un bec de lièvre.

Je suis parfois harassé de tant admirer et désirer les femmes, de la même façon que l'on sort épuisé d'un musée, d'y avoir contemplé trop de chefs-d'œuvres. Car elles sont innombrables, et il s'en crée de nouvelles chaque jour. Savent-elles seulement le mal qu'elles peuvent me causer à simplement *exister* ? À me faire souffrir de ne pouvoir les aimer toutes ? À me maintenir dans ce sentiment permanent d'inachevé, qui fait s'accompagner chaque seconde du désespoir de ne pas être savourée comme elle l'exige ?

Mon existence est celle du chevalier désorienté par la profusion de Graal, certains offerts, d'autres inaccessibles, mais tous bel et bien réels. Quêtes toujours achevées et toujours à recommencer pour ma plus grande exaltation, doux supplice du repos interdit. La peine encourue lorsque l'on a une femme dans chaque pore.

— FIN DU PRÉAMBULE —

S O N Y A

De légères faiblesses de poitrine m'obligent à de régulières cures en villes d'eau, notamment en riante Bretagne où l'inhalation de varech fermenté fait des merveilles, dit-on.

Délaissant Tamerlan, Joly de Maizeroy, von Clausewitz et Jomini, c'est dans le calme tombal du village de Plounéour-Trez, dans le Finistère Nord, que je viens passer une dizaine de jours de repos, en ce vilain mois de mai 1908. Le recteur de l'Académie de Ronce, aux ordres de la cryptarchie qui me veille depuis ma naissance et tire les mystérieuses ficelles de ma *fortuna* (j'aurais l'occasion d'y revenir), a largement rétribué la famille de cultivateurs qui m'accueille avec dignité, sobriété et sans la moindre compassion. Je suis ici pour prendre soin de ma santé, pas pour me distraire.

Oanez et Roparzh Ramagec sont gens sympathiques mais peu expansifs. Ce sont des « taiseux », comme on en rencontre en quantité dans ces régions où les paysages donnent le ton à l'humeur des habitants. Curieux us que cette façon de s'exprimer avec le moins de mots possible ou même pas du tout. Qu'a-t-on nécessité de jacasser pour exprimer ses envies, ses sentiments, ses craintes, après tout ? On en vient forcément à dire des âneries, des choses inutiles et creuses, comme le font les citadins, tous des pipelettes et des fainéants. Cette avarice verbale cache-t-elle une volonté philosophique de tempérance et de sagesse ? Un souci d'économie de précieuse salive entrant dans la composition d'une boisson locale ? Ou est-elle héritée des âges archaïques où l'on se bornait à grogner des idées simples, *y fait froid, y pleut, y fait faim ?*

Ils ont une fille, les Ramagec, Sonya, une sauvageonne de deux ans mon aînée, qui va pieds nus par tous les temps et tous les chemins, sa longue chevelure brune toujours lâchée. D'une beauté farouche, presque une beauté de bête, et d'une insolence coriace mais non-mortelle (je suis baptisé dès mon arrivée *Toto-têt-eud'-veau*), Sonya semble n'avoir peur de rien et surtout pas des robustes gamins des alentours qui la pourchassent de leurs avances primaires. Car la petite est déjà « formée » et les jeunes fauves, encouragés par de plus vieux, n'auront de cesse de la harceler tant qu'ils ne

l'auront pas sommairement engrossée sur un tas de foin, et oubliée tout aussi vite. Spectacle cruel de la nature, peut-être plus brutal encore qu'en milieu urbain, car les manières sont ici plus frugales et les instincts plus exacerbés. Mais Sonya court comme le vent et semble avoir encore quelques années de liberté devant elle.

Étant « la grande », elle a pour mission de me faire observer à la lettre mon programme de médications. Ravie d'échapper momentanément aux corvées malpropres, elle va s'acquitter de sa tâche avec le plus grand sérieux et tout le sacrifice qu'exige un instinct maternel naissant. Et, très rapidement, sa proximité va me devenir précieuse, voire indispensable, sans que je parvienne à m'expliquer pourquoi.

✱

Lors d'une promenade sur une *hent* pierreuse longeant un champ nu qu'occupent quelques bovidés indifférents à la course du monde, nous arrivons à hauteur d'un attroupement faisant cercle autour d'une machine volante et de son séillant inventeur, coiffé en aisselle de paysanne et vêtu d'un complet râpé. Il vante la solidité et la maniabilité de son *Aile de feu* à qui veut l'entendre, les pieds dans une bouse bovine de taille respectable (lunaire comme tous les scientifiques). D'un ton doctoral, il offre un baptême de l'air à toute personne assez courageuse pour défier l'éther à ses côtés.

– *La place du mort ! Plutôt crever !* chuchote-t-on à côté de moi.

– *J'irais p' t' être au ciel, mais pas d' ces façons là,* crache un autre.

La main sur la poitrine, je fais un pas en avant (douze ans n'est pas un âge où le bon sens triomphe) et me mets à inspecter l'appareil avec un air de connaisseur. Je sens bien que l'on ricane dans mon dos, mais l'on s'abstient surtout de risquer bêtement sa vie comme je le fais. J'escompte impressionner ma petite nurse par une manifestation de courage. J'ignore quelles forces me poussent à braver le danger pour la séduire, j'ignore même pourquoi je cherche à la séduire. J'ignore encore beaucoup de choses.

D'un coup de soulier crotté en bas du dos, le savant me ramène, honteux, dans les rangs de la raison et reprend son plaidoyer en faveur de sa machine aux structures en allumettes, voilure en toile de riz et moteur qui tousse et coule comme un vieux tuberculeux, sur laquelle s'affaire un aide inquiet et couvert d'huile. L'*Aile de feu* fait penser à un château de cartes qui ne demande qu'à s'effondrer si une vache éternue.

Bien que grands aventuriers, on trouve des souches celtes dans tous les ports du monde, les Bretons restent gens de mer et de terre. Les cieux sont le domaine des séraphins et les engins qui s'y déplacent sont des inventions du Crochu. Des diableries.

À court d'argument (alors qu'il lui aurait suffi de proposer de la menue

monnaie pour être submergé de volontaires, des nourrissons aux grabataires), le progressiste incompris prend place seul à son poste de pilotage, en maudissant les têtes de mule bigotes et superstitieuses. Son assistant actionne les deux hélices dans une pétarade assourdissante et un gros nuage de fumée noire fait s'éloigner la foule.

Je vais pour m'élancer en une tentative désespérée pour me faire admettre à bord, mais Sonya me saisit par la main, ce qui me cloue sur place. Cette main, pourtant crasseuse, j'aurais voulu la garder toute ma vie. Elle m'embrase le visage, me ramollit les genoux et fait monter une force inconnue dans mes caleçons. Elle est mon premier contact physique réel avec une femme. Je me sens drôle.

Le vol dure exactement 0,45 minute, couvre péniblement quelques centaines de mètres à une vitesse intestinale et une altitude propre à trancher les têtes. L'escapade s'achève par un affaissement sans grâce sur le nez de l'appareil, qui a buté sur un caillou gros comme une pomme.

Aussi rapidement que le permettent les sabots, on accourt autour de l'*Aile de feu* réduite en miettes, que le maladroit a déserté subrepticement. Malgré la faiblesse du choc, il a été projeté de son siège et s'est écrasé quelques mètres plus loin dans la position idéale pour une pose de sonde rectale. L'effet comique passé, on constate que le malheureux s'est extrêmement mal reçu, sa tête forme un angle droit avec le tronc et des spasmes sporadiques secouent le tout. Alors qu'une grosse dame s'évanouit dans les marguerites, des voix s'élèvent où l'on sent poindre la clairvoyante sagesse populaire :

– *C' t' un vol d'étron, c' t' oiseau là !*

– *Va bientôt crever, l' al' cul qui sort.*

Et en effet.

La maîtrise du ciel n'étant manifestement pas pour aujourd'hui, les badauds se dispersent et les pandores apparaissent à cheval, suivis par une infirmerie ambulante. Cherchant spontanément un réconfort, une présence amie, je me suis rapproché de Sonya jusqu'à toucher son corps. C'est son odeur forte qui me fascine en premier lieu. On n'est pas très exigeant sur l'hygiène à la campagne, un bain par semaine dans une souille au mieux, on n'a guère le temps pour les raffinements et les pommades, comme les gens de la ville, tous des précieux et des invertis.

Par réflexe protecteur, elle me prend dans ses bras (elle me dépasse d'une tête) et je frôle, accidentellement, sa juvénile poitrine dont la dureté me surprend.

– *Toto, arrête tes bêtises. C'est l'heure d' tes inhalations. Viens donc, on va s'faire disputer. Et... tu me dois une vie, peau d' zizi.*